

« Peut-on croire quelqu'un qui reconnaît avoir menti ? »

*

Présupposés et chemins de dépendance

1/PSP1 = on le croit, mais on imagine qu'il pourrait mentir à nouveau.

CD1 : comme si en disant cela, il affirmait qu'il ne mentira plus jamais. Cf. Paradoxe du menteur...

Q => Peut-être peut-on davantage le croire (se fier à son attitude future) que croire quelqu'un qui ne le reconnaît pas (soit qu'il dise n'avoir jamais menti, soit qu'il ne mentira jamais) ?

2/PSP2 : Reconnaître = avouer.

CD2 : Il avoue peut-être de mauvaise grâce, du bout des lèvres et toute déclaration est désormais suspecte.

Q1 => « Reconnaître » est-ce la même chose que « dire » ? C'est le résultat d'une accusation (sinon c'est un aveu ou une déclaration spontanée).

cf. Platon : mensonge en pensée / mensonge énoncé.

Q2 => Celui qui reconnaît avoir menti dépose auprès d'autrui son aveu comme un transfert de responsabilité (je vous ai prévenu). => cf. CR sur le pardon.

=> Mentir c'est finalement toujours se mentir *in fine* (Platon).

3/PSP3 : Croire c'est se permettre d'avoir confiance.

CD3 : Question de la confiance (= comportements futurs) autant que du mensonge : base de l'interaction de sociabilité (par rapport à la transaction commerciale ou à la compétition).

Q31 : « Croire » : est-ce la même chose lorsqu'il s'agit d'une interaction (je crois quelqu'un) que lorsqu'il s'agit d'une projection métaphysique (je crois en Dieu) ou d'une hypothèse scientifique (je crois plutôt en cette hypothèse qu'en celle-là) ?

Q32 : Peut-on installer la défiance comme maxime permanente ? Peut-on installer la confiance systématique ?

4/PSP4 : On peut toujours parier sur le repentir, mais est-ce bon pour soi et pour autrui ?

CD4 : « Peut-on » voudra dire ici : « doit-on » ?

Q4 => Toute option personnelle engage-t-elle l'ensemble de l'humanité ?

*En définitive, la question peut se comprendre ainsi :

Doit-on (radicalisation de « peut-on ») donner sa confiance (équivalent de « croire en ce que dit quelqu'un ») à une affirmation venant de quelqu'un qui avoue (radicalisation de « reconnaît ») avoir menti précédemment ? Quel présupposé ? « Menteur un jour, menteur toujours » ? Ou encore : lorsqu'il reconnaît avoir menti, il ment peut-être, ce qui est pire, puisqu'on ne peut ni le croire, ni ne pas le croire, donc il devient infréquentable.

Enjeu

Les interactions de sociabilité publique ou privée peuvent-elles (ou doivent-elles) tolérer le droit au mensonge ?

Mais la vérité a-t-elle encore toute sa place à l'heure des « *fake news* » ?

Pour parler vrai, il faut respecter au moins deux normes : être sincère et en même temps être exact, précis, c'est-à-dire suivre des procédures d'acquisition de l'information qui correspondent aux standards épistémiques communs.

Systeme conceptuel

Deux concepts additionnels ou auxiliaires seront nécessaires : confiance et vérité.

1. « Mentir »

A/ Définitions CNRTL

- **MENTIR**, verbe intrans.

A. – Affirmer, dire pour vrai ce qu'on sait être faux, nier quelque chose de vrai. *Synon. tromper, raconter des histoires** (fam.), *monter un bateau* (fam.; v. *bateau*²).

SYNT. *Mentir efficacement, effrontément, gauchement, impudemment; mentir à plaisir, avec bonne foi, avec aplomb, par héroïsme; bien, mal mentir; mentir le mieux possible, le moins mal possible.*

♦ *Mentir sur qqc.* Mentir sur un point précis. *Mentir sur des détails. Renée était alors enceinte de quatre mois; son mari allait l'envoyer à la campagne, comptant mentir ensuite sur l'âge de l'enfant* (ZOLA, *Curée*, 1872, p. 386).

– *Locutions*

♦ *Mentir comme on respire* (fam.).

♦ *Mentir comme un arracheur* de dents.*

♦ *Sans mentir.*

♦ *En avoir menti par la gorge* (vx). Avoir menti de façon éhontée. V. *gorge* I B 2 b β:

3. ... cette bonne institutrice Adeline s'est complètement trompée en croyant m'apercevoir sur le carrousel. Probablement que je lui remplis l'imagination. Cela me flatte, mais elle *en a menti par la gorge* (manière proverbiale de parler car la susdite en a peu, de gorge). FLAUB., *Corresp.*, 1854, p. 14.

Absol. En avoir menti:

– *Proverbes*

♦ *Bon sang, bonne race, nature ne peut mentir.*

♦ *A beau mentir qui vient de loin.*

– [Avec un compl. second.]

♦ **Mentir à qqn.**

♦ **Mentir à qqc.** Se mettre en contradiction avec, renier. *Mentir à sa parole, à ses instincts.*

– *Emploi factitif. Faire mentir qqn.*

– *En partic.* Dissimuler, taire la vérité.

B. – Contenir, exprimer des choses fausses.

– *Emploi factitif*

♦ **Faire mentir qqc.** Mettre en défaut, désavouer, démentir quelque chose.

♦ *Faire mentir le proverbe.* Apporter un démenti à un proverbe, démontrer que ce qu'il exprime est faux:.

C. – *Emplois partic.*

1. *Vx, emploi trans.* Tromper. *Tremble que je ne tire le voile, et que je ne montre aux yeux de mon rival la hideuse, l'horrible vérité!... tu as menti l'amour, je m'en doutais* (RESTIF DE LA BRET., *M. Nicolas*, 1796, p. 171).

2. *Emploi pronom. réfl.* Refuser de s'avouer la vérité à soi-même

Étymol. et Hist. **1. a)** Fin X^es. *li bons qui non mentid* épithète de Jésus-Christ (*Passion*, éd. D'Arco Silvio Avalle, 297); **b)** ca 1160 «manquer à sa parole envers quelqu'un» (*Eneas*, éd. J.-J. Salverda de Grave, 1309); **2.** ca 1100 «affirmer comme vrai ce qu'on sait être faux» (ROLAND, éd. J. Bédier, 1253); **3.** ca 1170 fig. (CHRETIEN DE TROYES, *Erec*, éd. M. Roques, 1120: et, se mi oel ne m'ont **menti**); **4.** 1229 (GERBERT DE MONTREUIL, *Violette*, 1579 ds T.-L.: se li estoire ne **ment**).

Du lat. pop. *mentire*, class. *mentiri* «ne pas dire la vérité, se tromper; promettre faussement; décevoir; imiter, contrefaire».

B/Conceptualisation : mentir => Mensonge

***Excursus philosophique dans le monde grec**

1/Points communs dans le monde grec

Platon et Aristote : *pseûdos*.

Pseûdos objectif, le « faux » : le Sophiste dit ce qui n'est pas, le non-être, et ce qui n'est pas véritablement étant, les phénomènes, les apparences.

Pseûdos subjectif, le « mensonge » : il dit le faux dans l'intention de tromper, en utilisant pour se tailler un succès monnayable toutes les ressources du logos.

2/Les avertissements de Platon

Le mensonge compris comme conduite intentionnelle consistant à tromper un interlocuteur en lui disant quelque chose dont on sait pertinemment que c'est faux et ce qu'on appelle « duperie de soi » (*self-deception*) convergent chez Platon vers une seule et même cause, l'ignorance qui porte moins sur un secteur de la réalité extérieure, que sur soi et les limites de son savoir. On ne peut mentir chez Platon, sans se mentir, de la même façon que commettre une injustice revient, avant toutes choses, à s'infliger un tort à soi-même.

Le mensonge ne suppose donc pas la connaissance du vrai. Le menteur dit le faux en s'imaginant pouvoir dire le vrai, mais cette croyance n'est qu'une opinion intensifiant son ignorance, puisqu'elle la convertit en certitude. En affirmant que nul n'est méchant de plein gré, Socrate ne nie pas qu'il y ait des gens authentiquement méchants. De la même façon, déclarer qu'on ne saurait dire le faux en sachant le vrai ne revient pas à nier la possibilité du mensonge. Si mentir c'est dire le faux de façon délibérée avec l'intention de tromper, c'est aussi se tromper, commettre une injustice envers soi-même. Ce que le *Gorgias*, dans son mythe eschatologique, rend de façon métaphorique en représentant l'âme des menteurs défigurée par des ulcères, des lacérations, des cicatrices (525a). Le mensonge, fût-il assumé, n'est pas un paradoxe insoluble pour Platon.

3/Les aménagements à la disposition du nomothète

Si on veut que l'action de la raison faite loi soit douce et non pas violente.

&

Si certains sont mal préparés à la vertu ou trop difficiles à « toucher »

Alors

Le législateur doit pratiquer le mensonge utile (*Lois* 663d-e : « un législateur tant soit peu digne de ce nom / qui aurait eu / l'audace de mentir à la jeunesse n'aurait-il pas cette fois /.../ commis son plus utile mensonge, le plus capable de faire accomplir à tous, non par la force mais librement, tout ce qui est juste ») et fonde le politique sur l'ignorance (*Lois*, 663^e-664a).

Il instille l'ignorance, qui naît du mensonge vrai, dans l'âme de l'homme trompé, τούτο ὡς ἀληθῶς ψεύδος καλοῖτο, ἢ ἐν τῇ ψυχῇ ἀγνοια ἢ τοῦ ἐψευσμένου (*Rép.*, 382c).

Mais, comme personne n'aime découvrir qu'il a été trompé, pour faire durer le plaisir que procure le discours fallacieux, il faut multiplier les rituels qui le renouvellent : c'est le rôle dans la cité des grandes célébrations choreutiques dont les citoyens ne doivent jamais se rassasier (*Lois*, 665c) et la cité ne doit jamais cesser de s'enchanter elle-même (ὅλη τῆ πόλει ὅλην τὴν πόλιν αὐτὴν αὐτὴ ἐπάδουσαν μὴ παυεσθαι).

La seule excuse du législateur étant que, par les mêmes moyens qu'emploient ceux qui les en détournent, il prétend, pour sa part, pouvoir les conduire vers l'opinion vraie.

****Le coup de semonce augustinien**

Nous sommes dans l'obligation absolue de ne jamais mentir.

« Mentir c'est avoir une pensée dans l'esprit [in animo] et, par paroles ou tout autre moyen d'expression, en énoncer une autre ».

« Aussi dit-on que le menteur a un cœur double, c'est-à-dire une double pensée. Il a une pensée qu'il juge vraie, mais qu'il garde pour lui ; et il en a une seconde qu'il juge fausse, mais qu'il exprime à la place de la première [...]. C'est par l'intention de l'esprit et non pas par la vérité ou la fausseté des choses en elles-mêmes qu'il faut juger si quelqu'un ment ou ne ment pas ».

=> Importance d'isoler le véritable mensonge (dire le faux avec l'intention de tromper) des autres formes de discours trompeurs (parler de choses qu'on ne connaît pas bien, pratiquer l'ironie, se tromper...) qui sont justifiables, et en tout cas excusables (Saint Augustin, 2011 *Le Mensonge*, Paris, L'Herne, coll. « Carnets »).

=> Saint Thomas d'Aquin : quoiqu'il soit permis de dissimuler prudemment la vérité.

***Locke : tromper, c'est dérégler la vie sociale

C'est grâce à la reconnaissance d'un trait fondamental de la nature humaine – le respect de la parole donnée – que nous avons des raisons de nous fier aux autres, même à des inconnus. La responsabilité individuelle de la sincérité crée un lien profond entre les personnes : celui qui en trompe un autre s'extrait du contrat moral implicite qui règle la vie sociale (John Locke, 1997 *Deux Traités sur le gouvernement*, Paris, J. Vrin).

****Le débat Kant – Constant sur « le droit de mentir par humanité »

a/ « Je m'aperçois bientôt ainsi que si je peux bien vouloir le mensonge, je ne peux en aucune manière vouloir une loi universelle qui commanderait de mentir ; en effet, selon une telle loi, il n'y aurait plus à proprement parler de promesse, car il serait vain de déclarer ma volonté concernant mes actions futures à d'autres hommes qui ne croiraient point à cette déclaration ou qui, s'ils y ajoutaient foi étourdiment, me payeraient exactement de la même monnaie : de telle sorte que ma maxime, du moment qu'elle serait érigée en loi universelle, se détruirait elle-même nécessairement » (Kant 1971).

Tout acte trompeur est un mensonge, et la règle contre le mensonge ne connaît pas d'exceptions.

b/ Constant propose une tolérance relative au mensonge : la vérité – norme sociale à adapter aux différentes exigences morales des contextes de communication – ne peut constituer un impératif catégorique => On peut mentir pour sauver quelqu'un

c/ Kant soutient que le mensonge n'est pas seulement une faute morale vis-à-vis de ceux qui dépendent de notre parole, mais vis-à-vis de nous-mêmes, de notre nature d'êtres humains qui prononçons naturellement des assertions « faites pour être vraies » ; car le rapport entre vérité et actes de parole n'est pas réglé par des normes sociales transitoires mais par des principes transcendants qui fondent la nature même de la communication humaine.

=> Il retrouve ainsi un certain Platon et Saint-Augustin

*****Les apports de la philosophie analytique

a/ Distinguer le contenu d'une assertion et les implicatures conversationnelles (persuader, ironiser, biaiser etc.) (Grice).

b/ Utiliser le principe de pertinence (Wilson et Sperber)

Etre pertinents pour nos interlocuteurs = leur indiquer ce qui maximise leur bénéfice cognitif (par exemple acquérir de nouvelles informations sur le monde) au coût le plus bas – et nous attendons des autres qu'ils fassent de même.

c/ Mentir (croire que la vérité existe) et dire des conneries (ne pas être intéressé par la vérité) Frankfurt : « les conneries (*bullshitting*) sont un ennemi de la vérité plus grand que ne le sont les mensonges »

=> Un monde de mensonges responsables est peut-être plus sûr qu'un monde de conneries irresponsables (Harry G. Frankfurt, 2006, *De l'art de dire des conneries*, Paris, 10/18, coll. « Fait et cause »).

2. « Croire »

A. Aspects définitionnels

*Du lat. class. *credere*, proprement « confier en prêt » d'où, au fig., « se fier, avoir confiance », « admettre pour vrai (ce que dit qqn) » ; sens relig. développé en lat. chrétien.

=> Où l'on voit que la question de la confiance est en filigrane.

= affirmer quelque chose qui n'est pas établi (perceptible ou prouvé) et qu'on reprend à son compte.

B. Travail de conceptualisation : croire => Croyance

* Donner toute sa place à la croyance ou chercher à la réduire ?

Importance du sens religieux (croire en Dieu => « les croyants », comme ensemble formé par les porteurs d'une même croyance) par rapport au sens courant (je crois qu'il va venir ce soir).
=> On thématise la croyance religieuse plus facilement que la croyance ordinaire (parce que cette dernière n'est pas soutenue par des dogmes explicites) et pourtant elle est l'expression du désir (Spinoza).

=> Travail de la rationalité scientifique : réduire l'impact des croyances sur les conduites ordinaires et pourtant elle ne peut supprimer toute croyance au sein de son propre exercice : l'algorithme scientifique est une chose, la vie de laboratoire une autre – cf. Latour (par exemple : croire que les protocoles scientifiques sont respectés : cas de l'hydroxychloroquine lors du COVID19).

=> Rappel platonicien (dans le *Gorgias*) : l'objectif du rhéteur est de produire non pas la science (*epistèmè*), mais la croyance (*pistis*) (454e8-9). Il s'agira donc de faire croire et non de produire un savoir sur ce que sont le juste et l'injuste. Or la croyance est une modalité du rapport au vrai distincte du savoir : croire c'est accepter comme vrai ce qui n'a fait l'objet d'aucun examen par nos soins. Celui qui croit, quand bien même ce qu'il croit serait vrai, n'est pas à l'origine de cette vérité, il est dans une situation de dépendance. Croire, c'est en effet faire confiance, se fier à ceux qui font autorité, tout en étant soi-même incapable de justifier le bien-fondé de sa croyance.

**Les mises au point kantienne

Distinctions proposées par Kant (CRP) : créance (*Fürwahrhalten*), = acte de tenir pour vrai (représentation subjective). Quand cela vaut pour tout être raisonnable = conviction. Quand cela tient à la constitution particulière du sujet = persuasion

Créance certaine = certitude (liée à la cse de la nécessité) ;

Créance incertaine = incertitude (cse de la contingence)

=> insuffisante objectivement et subjectivement = opinion ; insuffisante objectivement, mais suffisante objectivement = croyance.

<Voir schéma en annexe>

*** La croyance dans l'interaction

a/Pourquoi croire l'autre ? Parce qu'on n'a pas vraiment le choix : c'est le sens commun, moteur de l'interaction qui le commande (Goffman).

b/Mais ici, il s'agit de croire ce que dit quelqu'un (voir ce qui a été dit ci-dessous à propos du mensonge : contenu / implicatures).

=> Il s'agit dans certains cas de la volonté de faire croire quelque chose (qui peut être vrai ou faux) : c'est la question de l'influence, des leaders d'opinion (mais ce n'est pas celle de l'idéologie, qui entraîne des croyances sans avoir besoin d'influenceurs).

=> On ne peut que croire, mais le doit-on ? Déclarations d'amour et preuves d'amour : les sentiments sont portés par des actes autres que de langage (quoique, selon la théorie de l'agapè, il n'y a pas de preuves en amour, mais du don sans contre-don).

3. Confiance

***La double dimension de la confiance**

Double dimension de la confiance : la confiance en autrui (je m'en remets à d'autres pour un certain nombre d'actions) et la confiance en soi-même (je m'oblige à ouvrir les yeux, là où l'autre dimension me permettait de les fermer), cette deuxième dimension ayant été développée, comme on le sait, par Alain Peyrefitte (Alain Peyrefitte, 1995, *La société de confiance*, Paris, Odile Jacob).

****Au cœur de la confiance, la hantise de sa perte**

La confiance apparaît saisissable comme une hantise de sa propre perte. Elle n'est pas une situation stable et une donnée définitivement acquise mais une exigence vulnérable, menacée qui entretient sa propre fragilité de tenter constamment sa vérification pour mieux en douter et ainsi se détruire plus sûrement en entretenant sa propre équivoque.

La rupture de la confiance est inséparable de son affirmation : l'exigence de la confiance donne en même temps à percevoir les risques de sa défaillance et ne peut pourtant se donner sans un aveuglement fatal et nécessaire concernant ces risques dangereux.

La pensée de la confiance sera toujours élaborée à partir de la hantise de sa défection et du dommage considérable qu'engendre sa perte : il s'agit toujours de restaurer une attente satisfaisante, d'assurer une garantie de permanence féconde contre la crainte d'un conflit, d'un chaos, d'un désordre, d'une guerre etc. L'analyse de la confiance est hantée par le spectre d'une fin de la coopération sociale qui dément les anticipations, rompt les engagements, interdit toute transmission et neutralise toute prévisibilité. L'irruption de la contingence et de la singularité qui échappent à toute prise intellectuelle rend impossible et impensable l'unité d'un monde reproductible et partageable que seule la confiance promet et promeut.

*****Excursus**

a/La notion de confiance est un concept central jouant un rôle majeur voire générateur dans deux systèmes de pensée constitutifs de la civilisation occidentale :

-la confiance est condition de possibilité, principe d'existence, critère d'intelligibilité et moteur de sociabilité d'une part dans la pensée antique où elle devient *pistis* d'une bonne foi mutuelle garantie objectivement par un dépôt qui engage l'échange public d'une amitié durable (Aristote) et fonde la fidélité d'une grandeur magnanime assurant la hiérarchie d'un ordre protecteur (Cicéron) ;

-d'autre part dans la pensée chrétienne où elle se transforme en certitude de la foi incarnée dans l'institution ecclésiale assurant l'espérance ferme du salut (Thomas d'Aquin).

b/ Mais la crise permanente de la seule raison incapable de se fonder elle-même sans sombrer dans le désordre de ses contradictions ou la paralysie de ses antinomies alimente le renouvellement constant voire quasi rituel d'une figure nostalgique évoquant une confiance passée et perdue, originelle et fondatrice d'une tradition.

=> On peut saisir une partie de l'histoire de la pensée moderne comme une volonté de réactiver une ontothéologie de la confiance, pour chaque fois dépasser les crises qui scandent l'histoire de la rationalité.

=> Comment une analyse de la modernité qui, en général, met l'accent sur les dynamiques de rationalisation qui la parcourent (donc sur la place grandissante de la réflexion, de la volonté consciente et de l'individu dans la socialisation) peut-elle faire droit à l'élément non-rationnel, peut-être non-rationalisable, de la confiance (en autrui, en la validité d'une forme de vie

historique héritée ou en l'autorité quelle qu'elle soit) qui s'enracine sans doute de manière inévitable dans un mouvement d'adhésion pré-réflexif autant que dans une « sympathie d'aspiration » ?

La réponse est plus complexe que ne le suggère le schéma minimal selon lequel la modernisation se traduirait par le passage de la "communauté" à la "société" (Tönnies), dominée par l'individualisme, le calcul égoïste et méfiant (Dumont).

La réflexion contemporaine a procuré de nombreux moyens d'infléchir cette orientation, de relativiser sans le subvertir le thème de la rationalisation.

-On insiste par ex. sur la persistance, même en contexte moderne, des identités culturelles et des identifications génératrices de confiance (Simmel, Luhmann, Gadamer, Taylor, et dans une autre perspective, Rawls et Habermas), sur fond desquelles l'accroissement de la réflexivité peut seulement se développer.

-On cherche à mettre en valeur un noyau de stabilité sous la forme de références communes qui peuvent être mis en avant par les agents contractants et rendent possible leur accord conventionnel (Walzer, Boltanski, Thévenot).

-On rappelle que l'efficace spécifique de la socialisation comprise comme acquisition de dispositions au terme de laquelle l'individu peut se sentir chez soi dans son monde social et de plain pied avec autrui (Bourdieu).

-On revient, sous l'impulsion de la sociologie phénoménologique (Schutz) aux fondements premiers de la vie sociale, avec l'idée que cette figure de l'agent social adhérent et appartenant d'une façon non intégralement rationalisable n'est pas propre à un moment dépassable du développement des sociétés ; elle s'enracine dans la vie d'un sujet qui ne se possède pas lui-même absolument, mais entretient des liens intersubjectifs de confiance et de complicité immédiats, indépassables, avec le monde et avec autrui – précisément ce que Husserl avait voulu exprimer dans son analyse du « monde vécu ».

4... et vérité

*Plusieurs aspects de la vérité

<p>-La vérité-correspondance On la définit comme la correspondance ou l'adéquation entre une idée et la réalité</p>	<p>*WITTGENSTEIN : on ne sait qu'<i>a posteriori</i> qu'une connaissance est vraie. <i>Tractatus logico-philosophicus</i> (1921)</p>
<p>-La vérité-cohérence On définit la vérité, non d'un énoncé, mais d'un ensemble d'énoncés, s'ils sont cohérents entre eux</p>	
<p>-Vérité formelle et vérité matérielle La vérité formelle est celle d'un raisonnement correct (on parle alors de sa validité), la vérité matérielle est une vérité-correspondance.</p>	<p>*KANT : La logique est un critère nécessaire mais non suffisant de la vérité. <i>Critique de la raison pure</i> (1781)</p>
<p>-Vérité immédiate et vérité inférée De nombreuses vérités sont le résultat de l'inférence que j'effectue à partir de témoignages fiables, mais indirects.</p>	<p>*RUSSELL : La connaissance peut être à la fois indirecte et fiable. <i>Problèmes de philosophie</i> (1912)</p>

*Plusieurs critères de la vérité

<p>-L'évidence C'est ce qui se révèle vrai sans démonstration.</p>	<p>*DESCARTES : Intuition (intellectuelle) et déduction garantissent l'accès à la vérité <i>Règles pour la direction de l'esprit</i> (1628) *SPINOZA : Qui a une idée vraie sait en même temps qu'il a une idée vraie. <i>Ethique</i> (1677)</p>
---	--

<p>-La vérification expérimentale Une expérience peut être la confirmation provisoire d'une théorie, non sa preuve.</p>	<p>*BACHELARD : L'opinion traduit des besoins en connaissances, alors que la science cherche à répondre à des questions qu'elle s'est posées. <i>La formation de l'esprit scientifique</i> (1938)</p>
<p>-Une conception non dogmatique de la vérité Si l'on veut résister au dogmatisme, il faut se contenter d'accéder au vraisemblable plutôt qu'au vrai, tout en continuant à le viser.</p>	<p>* HUME : Le scepticisme absolu est impraticable, mais il faut être sceptique pour arriver à se défier du dogmatisme naturel de l'esprit humain. <i>Enquête sur l'entendement humain</i> (1748) *EINSTEIN et INFELD : La remise en cause régulière des vérités scientifiques ne nous fait pas renoncer à toute idée de vérité : elle devient la limite idéale qu'on cherche à atteindre <i>L'évolution des idées en physique</i> (1936)</p>

** L'« apparition » de la « post-vérité »

-Jusqu'à une époque très récente, il pouvait y avoir des antagonismes puissants pour définir la vérité (voire pour dire qu'elle n'existe pas, comme chez les sceptiques radicaux) ; on trouvait aussi des conceptions de la vérité comme plurielle (comme c'est le cas chez Nietzsche), mais le concept de vérité n'était pas vraiment attaqué. Il l'est avec l'idée de post-vérité.

On la conçoit non plus comme la succession des vérités et des erreurs (démarche scientifique) – qui n'entame pas pour autant l'idée de vérité universelle (idée de la « connaissance approchée », qui se différencie, selon Bachelard, de la connaissance approximative) – mais on affirme la coexistence de vérités également dignes en ce qu'elles sont appuyées sur des expériences vécues. Il n'est pas certain toutefois qu'en arrière-plan ne se cache pas l'idée que certaines sont plus vraies que d'autres.

-Le phénomène a toujours existé mais la revendication de sa légitimité comme vérité est récente. Il a un caractère polémique très fort (il s'agit surtout de dénoncer un impérialisme de la vérité d'une minorité).

-Il se traduit par l'utilisation de fallaces (fallace (fal-la-s') s. f. Action de tromper en quelque mauvaise intention. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1873-1874, tome 2, p. 1609.), comme l'utilisation d'arguments grotesques ou scandaleux pour détourner l'attention des contre-arguments (« la fallace du hareng rouge »), la surcharge de répétitions, l'argumentation anecdotique (la « fallace de la cueillette des cerises » ou *cherry picking*) ou encore la fallace des conclusions hâtives (« *hasty conclusion* »), qui ont pour effet de décourager la réponse : la réfutation de l'ineptie prend en effet plus de temps que son énoncé (« *bullshit asymmetry principle* »).

***Vérité comme vision du monde

On ne peut conceptualiser pleinement la vérité sans la situer dans un ensemble : elle entre en relation avec d'autres notions comme la bonté ou la beauté. La vérité est finalement l'un des éléments d'une vision du monde : tout un chacun s'oriente selon une vision plus ou moins explicite de ce que sont les rapports au passé, au présent et au futur, mais aussi à ce qu'est « agir » (l'action) ou encore ce qui « vaut » (la valeur).

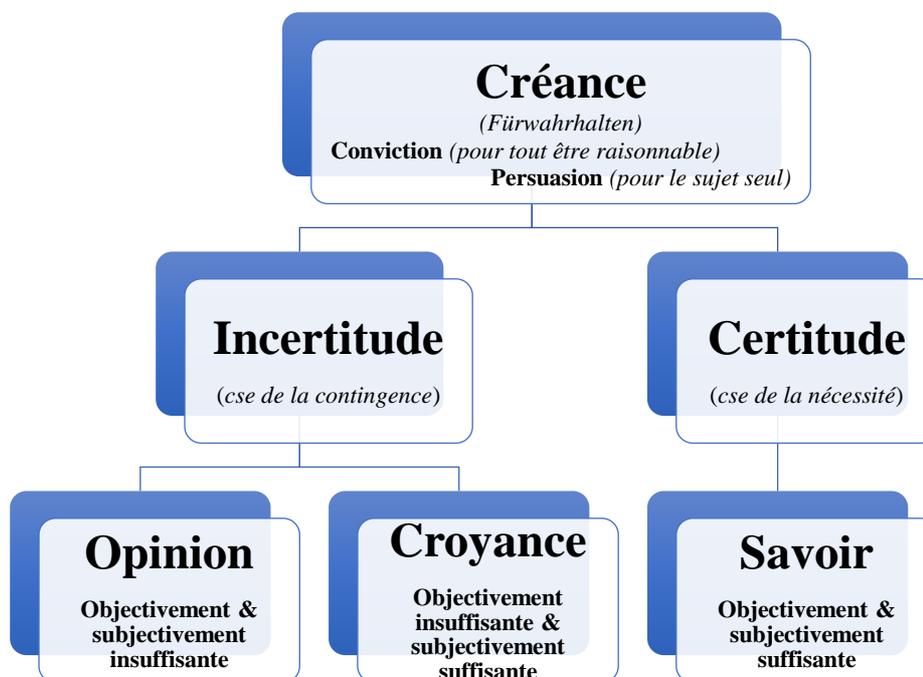
Le rapport à la vérité est indissociable de cette palette. Ce qui ne veut pas dire que ces « briques » (selon l'expression du logicien Leo Apostel) sont assemblées de manière cohérente et non-contradictoire en une « vision du monde » parfaitement assumée. Le sociologue Pierre Bourdieu disait volontiers que toute vision du monde est avant tout une division du monde, c'est-à-dire une manière de délimiter des territoires symboliques et matériels.

Pour synthétiser sur ce travail de conceptualisation

Il y a mensonge parce qu'il y a nécessité de croire pour que l'interaction fonctionne.

Reconnaître le mensonge est une activité réparatrice au sens de Goffman. Mais elle n'est crédible que si elle se présente comme accidentelle (et non comme un effet de tromperie systématique). Cette reconnaissance appelle une réponse immanente à la relation et non transcendante (maffieuse, policière ou judiciaire).

Annexe



Les modalités de la créance (acte de tenir pour vrai) selon Kant (CRP)